

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 71 (1926)
Heft: 10

Artikel: L'artillerie de tranchée en forêt d'Apremont [fin]
Autor: Rouquerol, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340973>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'artillerie de tranchée en forêt d'Apremont

Fin 1915.

I

Les Allemands ont profité de l'abandon des Hauts de Meuse en septembre 1914 pour s'y installer et passer sur la rive gauche du fleuve à Saint Mihiel.

Il y avait là une amorce de l'attaque classique de la place de Verdun par son flanc sud. Le clairvoyant général de Rivière avait placé, en 1875, les forts du camp des Romains, des Paroches et de Troyon pour parer à ce danger. Ces forts qui n'avaient pas été mis à hauteur des progrès modernes étaient médiocres en 1914. Toutefois les Allemands eurent la chance de ne pas même rencontrer au camp des Romains la résistance de quelques jours qu'ils pouvaient craindre. Les deux autres forts en partie ruinés par les obus géants restèrent entre les mains des troupes de campagne françaises.

A la fin de septembre 1914 le front allemand s'établissait dans la partie Sud de la forêt d'Apremont. Il passait sur la rive gauche de la Meuse près du village d'Ailly et englobait l'étroite zone de Chauvencourt qui a reçu dans l'histoire le nom de *hernie de Saint Mihiel*.

Le VIII^e corps appelé en hâte pour enrayer la progression allemande tenait le front français. Il fut renforcé par la brigade active de Belfort depuis les derniers jours de septembre 1914 jusqu'au commencement de l'année suivante.

Les deux partis étaient rapprochés à des distances qui n'excédaient pas 40 mètres en certains endroits et ne dépassaient guère une centaine de mètres en général. Les combats étaient journaliers. Des deux côtés les pertes furent lourdes. Le VIII^e corps français a perdu une vingtaine de mille hommes tués ou blessés dans les trois derniers mois de 1914.

Les fluctuations qui se sont produites sur ce terrain n'ont donné aux Allemands aucun avantage positif pour des

opérations ultérieures. Leur occupation de la rive gauche n'a pas été portée au delà du faible rayon de leur avance des premiers jours. Il est permis de supposer que s'ils n'ont pas avancé, c'est qu'ils ne l'ont pas pu.

Toutefois nous devons reconnaître qu'à la fin de 1914 les Français en forêt d'Apremont cédaient à une poussée lente mais continue, et qu'ils subissaient gravement l'ascendant moral des Allemands.

A partir de janvier 1915 un revirement matériel et moral s'est produit du côté français. Il était la conséquence d'une meilleure organisation des tranchées, de la création de boyaux de communication et de la construction des premiers abris.

Ce revirement s'est affirmé au fur et à mesure que les Français ont employé des engins de tranchée leur permettant de ne plus subir sans répondre les tirs des *Minenwerfer*.

Les premiers essais de mortiers de tranchée montrèrent la nécessité de donner à l'emploi de cette artillerie nouvelle des règles qui furent rapidement perfectionnées.

Le premier mortier employé fut le vieux mortier en bronze de 15 cm. dont quelques spécimens existaient dans les forts voisins. Les bombes furent chargées en mélinite au lieu de poudre noire pour en augmenter les effets offensifs. Ce chargement adopté sans avoir été suffisamment éprouvé a donné lieu à des accidents regrettables. Il fallut renoncer à l'utilisation des anciennes bombes de 15 c. La collaboration d'un ingénieur et d'un artificier du VIII^e corps réussit rapidement à établir pour le mortier de 15 c. un projectile contenant une forte charge de cheddite. Affectant la forme d'un cylindre de 55 centimètres de hauteur cette bombe tournoyait irrégulièrement autour de sa trajectoire. Sa portée était de 40 à 60 mètres. Son tir était assez régulier par temps calme. Le mortier de 15 cm. a été inauguré en janvier 1915 dans une petite attaque au succès de laquelle il semble avoir contribué.

Les mortiers de 58 lançant une bombe à ailettes furent mis en service en mars 1915 dans la région qui nous occupe. Ce matériel est trop connu de nos lecteurs pour qu'il soit nécessaire d'en donner une description.

Dans le courant de 1915 l'emploi de l'artillerie de tranchée

s'est étendu sur tout le front français mais avec de multiples variantes suivant les circonstances et les idées locales. L'importance et l'originalité des opérations des mortiers de tranchée dans la forêt d'Apremont paraît mériter une étude un peu détaillée.

II

Les mortiers dont le nombre dépassait rarement une douzaine sur un front de cinq à six kilomètres étaient répartis par pièces isolées dans des emplacements fortement enterrés. Toutefois un certain nombre de pièces formaient un groupement sur une position peu étendue de terrain.

Avant d'aller plus loin nous devons parler de la captation téléphonique qui n'existait en 1915 nulle part ailleurs que dans la forêt d'Apremont. Elle a contribué dans une mesure importante au succès des bombardements des positions allemandes.

La captation téléphonique qui est une forme de la téléphonie par le sol s'est généralisée dans toutes les armées à partir de 1916. A l'époque où nous sommes c'était une nouveauté qui a intrigué les Allemands de la forêt d'Apremont pendant de longs mois, et leur a causé plus d'un déboire. Elle a été imaginée et appliquée dès le mois de janvier 1915 par le lieutenant de réserve Delavie, dans la vie civile professeur d'électricité industrielle. Le lieutenant Delavie, sans autre matériel que celui de la téléphonie de campagne, surprenait toutes les communications téléphoniques allemandes empruntant certaines lignes. Il pouvait ainsi renseigner ses chefs sur de nombreux détails intéressants des troupes allemandes, les relèves, les ordres, les observations du tir de l'artillerie, les pertes, etc. Remarquons qu'à cette époque personne ne se méfiait des indiscretions du téléphone.

Les Français ont ainsi appris que les emplacements de leurs mortiers de tranchée étaient repérés par leurs adversaires, et répartis d'avance comme objectifs de batteries désignées. Ils ont également appris que les commandants de batteries allemandes faisaient cesser le feu dès qu'ils étaient survolés par un avion pour éviter d'être repérés. Cette indi-

cation a fait introduire l'avion dans l'exécution des tirs de l'artillerie de tranchée, bien qu'à première vue, il n'ait pas à y jouer un rôle utile.

Une méthode est sortie de la combinaison des observations qui précèdent. Les exemples que nous citerons plus loin semblent témoigner en faveur de son efficacité.

Le but à atteindre était de donner aux mortiers la possibilité de tirer sans être gênés soit par l'artillerie qui les tenait au bout de ses trajectoires soit par les minenwerfer qui étaient toujours prêts à répondre. L'avion par sa seule présence obtenait le silence de l'artillerie allemande ; une énergique prise à partie des minenwerfer par l'artillerie française les empêchait de montrer trop d'activité.

Dans ces conditions le développement d'une opération de mortiers de tranchée était celui-ci :

A l'heure dite, un avion survolait les positions des batteries allemandes qui cessaient le feu. Aussitôt les batteries françaises battaient les emplacements de minenwerfer suivant une répartition faite d'avance. Les bombardiers français pouvaient alors travailler dans un calme relatif. Ils en profitaient. L'artillerie allemande de campagne et de tranchée cherchait bien à intervenir après le premier moment de surprise, mais son action forcément décousue ne se produisait que tardivement, les Français ayant pu déjà s'abriter. Elle dégénérait généralement en tirs de représailles, annoncés par la captation téléphonique et par suite peu dangereux.

Enfin grâce à la captation, les Français connaissaient séance tenante des résultats intéressants de leurs tirs et surtout l'impression produite sur leurs adversaires. Ces renseignements étaient appréciés dans la troupe à tel point que des plaintes se sont élevées parfois contre la destruction par l'artillerie française des lignes téléphoniques allemandes qui avaient pour conséquence de tarir la source où le service de la captation puisait ses renseignements.

Ce développement méthodique du combat de l'artillerie de tranchée ne pouvait pas être toujours suivi sans modification. Des craintes d'attaque sur un point déterminé pouvaient motiver une action immédiate des mortiers sans avoir

le temps de demander le concours de l'aviation. La collaboration de l'artillerie pouvait être obtenue rapidement sans difficulté. La faute de ne pas la demander fut commise parfois par des chefs de corps.

Les mortiers de tranchée français de la forêt d'Apremont ont pris part à la préparation de quelques attaques partielles, mais en général les combats organisés comme il a été dit plus haut étaient purement défensifs. Ils avaient pour objet de suppléer à la pauvreté du ravitaillement de l'artillerie française en 1915, d'entretenir l'esprit combatif des troupes, de démolir les organisations d'attaque supposées chez les Allemands et enfin de fatiguer l'adversaire par la réfection de ses travaux, la crainte perpétuelle d'une attaque et des pertes qui n'étaient pas négligeables.

Les ressources du VIII^e corps d'armée lui permettaient d'engager par semaine et par front de brigade un combat de ce genre. L'expérience paraît avoir démontré que c'était suffisant pour atteindre le but que le commandement français s'était proposé.

La connaissance des organisations allemandes était nécessaire pour la découverte et la désignation des objectifs à battre par l'artillerie française de campagne et de tranchée. La captation téléphonique a rendu à ce point de vue des services qui méritent d'être remarqués.

Des renseignements de diverses sources avaient permis de reporter sur une carte les travaux allemands avec leur dénomination allemande. Ce travail présentait forcément des lacunes. Pour les combler on faisait tirer quelques coups de canon sur telle position à identifier. Le téléphone allemand dans les comptes rendus au commandement fournissait généralement à la captation téléphonique française le renseignement cherché.

Au moment de l'attaque de Champagne en septembre 1915 une seule division a tenu tout le front du VIII^e corps français faisant face à un effectif allemand d'un bon tiers supérieur. On ne pouvait compenser cette infériorité numérique par l'activité de l'artillerie dont les munitions étaient parcimonieusement comptées. C'est aux combats méthodiques indiqués plus haut que l'on peut attribuer le fait que les Alle-

mends disposant d'un effectif d'infanterie et d'artillerie notablement supérieur à celui qui lui était opposé n'ont jamais attaqué pendant cette période.

La connaissance du mal fait à l'adversaire a donné à tous les combattants français de cette région une confiance en eux-mêmes dont ils sont redevables à la captation téléphonique.

Les pertes subies par une troupe dépriment son moral ; elles n'élèvent pas celui de l'adversaire qui les a infligées, s'il ignore les résultats de ses feux. Il est arrivé plus d'une fois qu'une troupe ayant sans le savoir infligé à l'ennemi des pertes sévères ait battu en retraite au lieu d'exploiter la situation. Aussi les renseignements même incomplets que les Français recevaient immédiatement sur les effets de leurs tirs leur donnaient-ils sur les Allemands un grand avantage moral. Quelques plaintes des Allemands sur les misères subies dans leurs tranchées humides ou glacées faisaient oublier aux Français celles dont ils souffraient qui étaient les mêmes. Savoir qu'il y a chez l'ennemi quelques tués et blessés, un abri défoncé, un canon démonté, un réseau à refaire etc., donne tout de suite l'idée de résultats plus importants. Qui ne connaît des maux de la guerre que les siens se prend aisément pour le jouet de son adversaire. Celui qui sait le mal qu'il fait aux autres en éprouve un réconfort qui fait changer l'ascendant moral de côté.

On ne saurait trop remarquer à ce point de vue l'influence de la captation téléphonique sur la bonne tenue des troupes françaises de la forêt d'Apremont en 1915.

III

Nous avons sous les yeux un journal des tirs de l'artillerie de tranchée dans la forêt d'Apremont en novembre-décembre 1915 et janvier 1916. Nous en reproduisons textuellement quelques pages :

15 novembre.

Tir d'engins sur les tranchées au sud de la Tête à Vache où les Allemands paraissaient se consolider.

Consommation de munitions :

350 bombes de 15 et de 58 ;

250 cartouches de 75.

Riposte de minenwerfer et de canons de tous calibres contrebattus par le 75.

Résultats : Les parapets ennemis sont bouleversés en plusieurs endroits ; du matériel est projeté en l'air. Un abri ennemi après explosion a brûlé une partie de l'après-midi.

Deux minenwerfer interrompent leur tir ; une batterie allemande ralentit son feu ; une autre l'a cessé. D'après renseignements recueillis par la captation téléphonique un canon de 15 cm. a été démoli à la batterie 106 A (notation allemande).

Aucun renseignement précis sur les pertes ennemies ; toutefois la captation téléphonique surprend de nombreuses allusions à des blessés dans les comptes rendus téléphoniques allemands.

Pertes françaises : Tués : deux ; blessés : néant. Impression bonne.

16 novembre.

Tir d'engins de tranchée sur un nœud de boyaux au bois d'Ailly, dans le Handgraben (terme allemand) et emplacements de minenwerfer devant ce front.

Matériel employé :

4 mortiers de 15 cm. ;

4 » » 58 cm. ;

5 batteries » 75.

Consommation de munitions :

Mortiers de 15 cm. 270 bombes

» » 58 124 »

Canons » 75 170 cartouches.

Pertes ennemies paraissant très sensibles.

La captation téléphonique annonce en plusieurs endroits des tués et des blessés ; plusieurs compagnies allemandes se plaignent d'avoir des pertes et des dégâts importants.

Un poste allemand paraît détruit et brûlé.

L'observatoire français de la Maison blanche signale des dégâts visibles et importants dans la position allemande.

Pertes françaises : Deux blessés légers ; quelques dégâts matériels dans les tranchées françaises¹.

21 novembre.

Le commandant du N^e d'infanterie fait tirer ses engins de tranchée de 14 h. 30 à 15 h. à savoir :

6 mortiers de 15 ayant tiré 131 bombes ;
2 » » 58 » » 196 »

D'après avis reçus par la captation téléphonique quatre abris allemands seraient démolis. Les pertes allemandes seraient graves ; plusieurs tranchées et boyaux seraient entièrement comblés.

Pertes françaises : Un lieutenant grièvement blessé et quatre soldats blessés².

23 novembre.

Répétition de l'opération du 21 novembre avec le concours de l'artillerie de campagne. Tir de 13 h. 15 à 14 h. 30.

Matériel employé :

5 mortiers de 15 cm. ;
4 » » 58 ;
5 batteries » 75.

Consommation de munitions :

Mortiers de 15 cm. 276 bombes ;
» » 58 209 » ;
» » 75 153 cartouches.

D'après les renseignements recueillis par la captation téléphonique :

Le Handgraben et une tranchée voisine sont démolis ; plusieurs boyaux sont comblés ; des démolitions sont signalées sur plusieurs points ; 4 portiques sont renversés ;

¹ Le lendemain 17 novembre les Allemands exécutaient sans pertes pour les Français un bombardement de représailles dont la violence faisait supposer qu'ils avaient subi la veille des pertes sérieuses. Il semble qu'il en ait été ainsi toutes les fois que les tirs français avaient été efficaces. Par une contradiction singulière ces tirs dont les effets étaient minimes sur des troupes abritées relevaient plus qu'ils ne l'abaissaient le moral du soldat français persuadé à tort ou à raison qu'il avait fait beaucoup de mal à son adversaire.

² Il est à remarquer que le commandant du N^e régiment d'infanterie a omis de faire appel au 75 pour contrebattre les emplacements de minenwerfer avant de faire entrer ses mortiers en action. Bien que les pertes du N^e régiment d'infanterie dans cette affaire n'aient pas été très graves il est probable qu'elles auraient été très atténuées par l'emploi judicieux du 75 et d'un avion.

L'abri *labis* est défoncé ; des hommes sont ensevelis sous les décombres ; on travaille à les retirer ;

La 12^e compagnie du 15^e Bavarois (Handgraben) annonce quelques pertes ; une autre compagnie se plaint d'en avoir beaucoup y compris un feldwebel blessé ; une troisième a plusieurs tués et blessés. Un téléphoniste allemand déclare que « *Ça empire tous les jours et ce n'est plus tenable.* »

Pertes françaises : Un blessé.

Quelques dégâts matériels facilement réparés.

27 novembre.

Tir de concentration de mortiers et de canons (75, 90, 155) sur la première ligne allemande dans le bois de la Vaux Féry (partie Est), et la Tête à Vache.

Consommation de munitions :

mortiers de	15 cm. et de 58	500 bombes
canons	» 75	500 cartouches.
»	» 90	100 coups
»	» 150	55 »

Le tir a commencé à 11 h. Les Allemands ont répondu par 1500 à 2000 projectiles, dont moitié de bombes ou mines de minenwerfer et moitié d'obus de 15 cm. Ils ont évacué leur première ligne pour tirer avec sécurité sur la première ligne française où sont tombés environ 200 coups produisant de sérieux éboulements des parapets. Une compagnie du N^e régiment s'est trouvée coupée en trois tronçons ¹.

La captation téléphonique a surpris des allusions à des dégâts mais aucun compte rendu de pertes d'hommes. Toutefois les Allemands exécutaient les 28 et 29 novembre sur les positions françaises des bombardements très violents donnant à supposer qu'ils voulaient prévenir une attaque.

Pertes françaises du 27 novembre : 2 blessés légers.

¹ Le résumé des tirs du 27 novembre fait ressortir la bonne humeur qui régnait dans les tranchées françaises en dépit de bombardements sévères des Allemands, et la confiance des soldats français dans leur supériorité sur leurs adversaires. Un chef de bataillon français étant allé visiter le 27 après-midi, en rampant dans une tranchée éboulée une compagnie de première ligne était accueilli par ces mots des soldats : « *Pas de casse, mais donnez-nous des calendriers et des cartouches.* » Le nom de calendrier était donné à des grenades à manche d'un modèle très en faveur dans la troupe française.

29 novembre ¹

A 14 h. 15 la séance commence par un tir de 75 sur une relève annoncée par la captation téléphonique. Les Allemands ont violemment riposté en tirant sur les lignes françaises. Ils semblaient souligner ainsi l'efficacité du tir de l'artillerie française.

A ce moment les mortiers de tranchée français du Bois Brûlé ont profité de ce que l'artillerie allemande était occupée ailleurs pour exécuter un bombardement de démolition sur des blockhaus de l'adversaire en première ligne. Le tir a été exécuté par 4 mortiers seulement (1 de 58 et 3 de 15) n'ayant tiré au total que 50 bombes. C'était peu, mais il faut croire que ces cinquante bombes ont fait beaucoup de dégâts, car l'artillerie allemande exécutait immédiatement un tir de représailles sur toutes les batteries françaises, y compris les pièces isolées.

La captation téléphonique a constaté que le téléphone allemand était absorbé par des demandes de tir pressées et des ordres qui se croisaient. Elle n'a recueilli aucun renseignement sur les pertes et les dégâts, mais elle donnait l'impression que les Allemands croyaient à une attaque imminente et prenaient des mesures pour y parer.

13 décembre

Tirs de concentration de mortiers de tranchée et de canons sur objectifs déterminés, à la Louvière et à la Tête à Vache, de 8 h. à 9 h.

Tirs de la Louvière :

Matériel employé :

3 mortiers de 15 cm.;
1 batterie de 75 ;
1 » » 95.

Consommation de munitions :

mortiers de 15 cm., bombes	76
canons » 75 » cartouches	91
» » 95 » obus	19

¹ Du côté français à partir de la fin de novembre 1915, les tirs de canons et de mortiers se combinent et s'enchaînent de plus en plus. Les opérations des 29 novembre et 13 décembre sont instructives à ce point de vue.

Les dégâts paraissent importants. Vus des tranchées françaises, des objets de toute espèce sont projetés par les explosions, en dehors des tranchées allemandes : Plaques de tôle, casques, colis, même un lit en fer...

Un mortier de 58 a fait en outre un tir qui a paru bon.

Les minenwerfer contrebattus à temps par le 75 n'ont presque pas tiré.

Les Allemands paraissent sous l'impression d'une menace d'attaque.

Tirs de la Tête à Vache :

Matériel : 3 mortiers de 15 ;
 2 » » 58 ;
 1 batterie » 75.

Consommation de munitions :

mortiers de 15 cm. 78 bombes ;
 » » 58 » 101 »
 batterie » 75 » 150 cartouches.

Le résultat paraît bon. Plusieurs éléments de tranchées allemandes paraissent bouleversés. Pour la première fois un minenwerfer de 24 cm. fait son apparition. Vivement contrebattu par le 75 il n'a tiré que quatre fois.

Les Allemands réagissent peu. Leur attention paraît fixée sur le Bois Brûlé.

IV

Nous pourrions continuer longtemps à citer des extraits du journal que nous avons sous les yeux. Une plus longue énumération de faits semblables serait sans intérêt pour le lecteur ; mais le combattant de première ligne, le bombardier, l'observateur d'artillerie, l'écouteur de la captation téléphonique prenaient part à ces opérations avec une inlassable attention parce qu'ils trouvaient manifestement la récompense de leur expérience et de leur habileté dans la diminution des pertes de front français et l'usure certaine de leurs adversaires.

Il y avait là pour tous un encouragement à avoir toujours l'œil ouvert sur les moindres incidents de la vie de tranchée

chez les Allemands et à faire preuve d'initiative toutes les fois que l'autorité supérieure était hors d'état d'intervenir en temps opportun.

Le journal où nous avons puisé nos renseignements se borne à noter le matériel employé, les consommations de munitions, et les résultats qui ont pu être connus. Il n'y est pas question de l'emploi de l'avion que nous avons rappelé plus haut, parce qu'il était de règle dans toutes les séances de bombardement organisées à loisir. Il ne pouvait en être question dans les combats de tranchée engagés inopinément ; mais même dans ces cas le concours de l'artillerie de 75 pouvait toujours être assuré aux mortiers de tranchée. Le colonel d'un régiment d'infanterie s'est attiré des observations rappelées plus haut pour ne pas avoir demandé ce concours dans un combat de mortiers engagé sur son initiative.

Chaque commandant de secteur de régiment d'infanterie disposait d'un certain nombre de batteries de 75 qu'il pouvait actionner directement. Les emplacements de minenwerfer et de batteries allemandes étaient repérés : le tir était réglé sur eux. Dans ces conditions l'artillerie ne demandait que quelques minutes pour faire sentir le poids de son concours. Rien n'était plus facile pour un commandant de régiment de la première ligne française que de faire contrebattre les positions allemandes dangereuses avant de faire entrer les mortiers de tranchée en action.

L'aisance avec laquelle mortiers de tranchée et canons pouvaient s'entr'aider permettait à un commandant de régiment d'infanterie actif de faire intervenir les mortiers dans un combat imprévu sans crainte de mécomptes. Certains colonels ne s'en privaient pas, et leur initiative était toujours approuvée par leur commandant de division.

L'artillerie employée contre les engins de tranchée allemands était surtout le canon de 75 dont la trajectoire tendue ne paraît pas au premier abord convenir pour battre des objectifs très enterrés, les engins de tranchée faisant exclusivement du tir vertical.

Il y a lieu de considérer que la rapidité et la précision du 75 permettaient d'obtenir presque instantanément des coups

percutants sur les terrassements même des objectifs. Sans être directement atteints, les servants des minenwerfer ne pouvaient manquer de recevoir des projections de toute espèce. En tout cas, le fait constaté par les Français est que les emplacements de minenwerfer battus opportunément par le 75 demeuraient à peu près inertes. Les Français n'en demandaient pas davantage. Cet emploi du 75 appelle une autre remarque :

Les projectiles animés comme ceux du 75 d'une vitesse assez grande pour que la troupe objectif perçoive à la fois le coup de départ et l'explosion de l'obus ont un effet moral bien plus considérable que les projectiles annoncés plusieurs secondes avant leur arrivée par un sifflement bien connu. On est à la merci des premiers; on a le temps de se garer des autres.

Dès le début de la guerre, le 75 a produit une vive impression sur les Allemands en bonne partie sans doute à cause de la vitesse du projectile.

Dans la forêt d'Apremont les Bavares ne l'appelaient pas autrement que le « Chin-poum » par une onomatopée bien significative. Pour le même motif les Français les plus ignorants des choses de l'artillerie ont bien vite appris à distinguer le 130 allemand.

Les chiffres donnés plus haut indiquent des consommations de munitions d'artillerie extrêmement faibles pour le résultat consistant à tenir pendant de longs mois les Allemands sous la menace d'une attaque imminente.

L'emploi des mortiers de tranchée dans la forêt d'Apremont a permis de ménager les munitions d'artillerie lourde que les circonstances n'auraient pas permis de remplacer.

Les munitions dépensées dans les opérations que nous venons de rappeler, auraient été sans effet moral et les dégâts causés auraient été réparés sans efforts si la combinaison de moyens en somme assez faibles n'avait pas permis de produire sur des points choisis un effet massif.

Les Allemands paraissent avoir consommé beaucoup plus de munitions que les Français pendant la période et dans la région considérée. Ils avaient des engins de tranchée comme

les Français. Le minenwerfer de 24 cm. n'avait pas de similaire chez les Français.

Cependant la captation téléphonique prenait acte journalièrement de la reconnaissance par l'adversaire lui-même de l'ascendant moral toujours grandissant des Français et de l'inquiétude qui régnait dans les troupes allemandes dont la valeur s'était pourtant affirmée dans cette même forêt à la fin de 1914.

Ainsi sommes-nous amenés à cette conclusion que le commandement français local a su mieux que celui qui lui était opposé, tirer parti des moyens dont ils disposaient également tous les deux.

Général J. ROUQUEROL.

